

*Cathédrale Saint-Pierre d'Angoulême
Dimanche 4 octobre 2020
Fête de saint François d'Assise
50^e anniversaire de mon ordination de prêtre*

FRÈRES ET SCEURS, VIVONS DE LA FRATERNITÉ QUI VIENT DU CHRIST !

Mgr Claude DAGENS

Tout récemment, un ami d'Angoulême m'a raconté ceci : il a été autorisé à monter sur l'échafaudage dressé devant notre cathédrale Saint-Pierre. Il a pu s'approcher de la figure du Christ qui est tout en haut. Et il m'a dit, spontanément : « *J'ai vu son visage de miséricorde* ». J'ai fait silence et j'ai admiré cette parole.

Je n'oublie pas que, très souvent, durant mes années en Charente, j'ai contemplé cette façade, et je regardais vers Lui, le Seigneur. Il monte vers le ciel de Dieu, mais en même temps, il est tourné vers notre terre. Il reste lié à notre humanité. Il demeure avec nous, même si nous ne le voyons plus. Il est toujours notre frère et surtout, il nous appelle à pratiquer la fraternité entre nous tous, avec Lui, nous, les membres de son Corps, et vous aussi qui semblez l'oublier ou l'ignorer.

C'est en son nom que je vous parle aujourd'hui, de tout mon cœur de chrétien, avec la conviction que ce qui nous manque le plus, aujourd'hui, dans notre monde si dur et parfois si inquiet, c'est la pratique de cette fraternité quotidienne et obstinée, qui a sa source en Lui, et qui passe par des gestes, des paroles et des silences.

Bien des siècles avant sa naissance, Jésus était promis par le prophète Isaïe, quand il évoquait ce serviteur de Dieu, qui viendrait « *annoncer la bonne nouvelle aux pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, proclamer aux captifs leur libération* ».

Pauvres, de façon visible ou invisible, nous le sommes tous ou appelés à le devenir. Au XIII^e siècle, Francesco Bernardone, lui, le fils d'une riche famille de commerçants d'Assise, l'est devenu, à partir du moment où il a osé embrasser un de ces lépreux dont il avait horreur. Jésus lui est apparu à travers ce lépreux, jusqu'au jour où, sur la montagne de l'Alverne, il a été marqué, dans son corps, des blessures de Jésus crucifié. Il vivra du Christ aimant, jusqu'au terme de sa vie, dans tout son être d'homme.

Des pauvres, nous en avons toujours avec nous, et ils nous appellent à devenir leurs frères. Ils sont tout près de nous, comme je l'ai souvent compris moi-même, en Charente, en rencontrant des gens du monde rural, cultivateurs ou éleveurs, quand ils me disaient : « *Nous n'osons plus ouvrir nos boîtes à lettres, parce que nous craignons d'y trouver des factures à payer.* » Et les pauvres ne crient pas. Ils ont leur dignité, jusqu'au jour où ils explosent parce que leurs souffrances cachées engendrent leurs colères. Et nous savons cela, nous aussi et l'Église catholique qui est en France n'ose pas assez le faire comprendre à tous, parce que l'épidémie actuelle provoque des peurs terribles qui nous replient sur nous-mêmes.

Mais, tout en partageant ces colères, je n'oublie pas tous ces signes peu visibles de fraternité réelle dont j'ai été témoin, à travers des personnes aimantes et des communautés chrétiennes de Charente, et aussi bien au-delà du monde catholique. Tant

de signes de proximité malgré tout ce qui nous sépare ! Tant de gestes d'attention et de tendresse, malgré tout ce qui risque de durcir nos cœurs !

C'est durant ses dernières heures, peu avant son arrestation violente, son procès et sa mise à mort, que Jésus donne un commandement nouveau à ses disciples : « *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.* » Et Lui continue à nous aimer au-delà de toute mesure, et à prier pour nous : « *Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, ils soient aussi avec moi* », là où tout sera renouvelé.

Et Jésus, vainqueur du mal, nous associe à son combat. À une condition très difficile à accepter : que nous consentions à nous dépouiller de nous-mêmes, autant qu'il est possible humainement. Je ne cesse pas de l'apprendre. Surtout que peu après mon arrivée à Paris, il y a quatre ans, j'ai vu un clochard ivre qui crachait sur des personnes, attendant un bus, et j'étais avec elles. Je me suis approché de lui. J'ai vu ses yeux injectés de sang, et j'ai osé lui dire : « *Nous sommes tous des pauvres.* » Je ne l'ai pas vu venir derrière moi et me jeter à terre, violemment. Épaule fracassée. Opération. Et, depuis quatre ans, il m'arrive de m'effondrer. J'espère me relever, mais je vis désormais dans des conditions très éprouvantes, à cause des mesures, parfois inhumaines, liées au coronavirus.

Cette passion du Christ pour nous, elle passe aussi à l'intérieur de nous. C'est l'expérience de l'apôtre Paul. Il le dit fortement : « *Nous sommes traversés, mais non pas anéantis. Nous portons dans notre corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus, elle aussi, soit manifestée dans notre corps.* »

Quelle expérience ! Mais c'est le cœur de toute vie chrétienne, comme pour François d'Assise, qui n'a jamais été ni moine, ni prêtre, et c'est aussi le cœur de notre vie de prêtres, d'évêques et de diacres.

C'était le cœur de la vie et de la mort des moines de Tibhérine, que j'ai revus l'autre soir à la télévision. Pardonnez ce détour final. Mais je pense au Frère Luc, le médecin, joué par Mickaël Lonsdale.

Quand il appuie son visage sur le corps de Jésus à moitié dénudé et qui va vers son supplice, sur un tableau du Caravage. Cette fraternité aimante et charnelle fait partie de nos vies.

Frères et sœurs, vivons de cette fraternité qui vient du Christ à travers sa miséricorde ! Qu'elle passe par nous ! Oui, ainsi soit-il pour nous tous, avec François d'Assise et le pape François !